Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 53 (1945)
Heft: 3

Quellentext: Etudiants vaudois d'il y a cent ans : extraits du Journal de Charles Gilliéron
Autor: Gilliéron, Charles

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

53me année No 3 Juillet-Août-Sept. 1945

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

paraît par livraison de 48 ou 64 pages tous les 3 mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Fr. 8.— par an franco pour toute la Suisse

Fr. 10.— par an pour les autres pays de l'Union postale

Pour les membres de la Société vaudoise d'Histoire et d'Archéologie, les 8 francs comprennent la cotisation annuelle.

Prix d'une livraison séparée fr. 2.50

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. Eug. MOTTAZ, prof., chemin de Montolivet, 28, Lausanne.

Les auteurs sont seuls responsables de leurs opinions.

SOMMAIRE : Etudiants vaudois d'il y a cent ans. Extraits du *Journal* de Charles Gilliéron (avec trois hors-texte). — A propos du *Journal* d'Henri Durand (avec illustration) par Henri PERROCHON. — Frédéric-César de la Harpe et Philippe-Albert Stapfer s'intéressent à un jeune savant vaudois, par P. HENCHOZ. — Les manèges de Lausanne, par J. LAMUNIÈRE. — Société vaudoise d'histoire et d'archéologie. — Chronique. — Bibliographie.

Etudiants vaudois d'il y a cent ans

Extraits du *Journal* de Charles Gilliéron

Une partie seulement du *Journal* de Charles Gilliéron a été conservée [1], deux petits cahiers de trente-six et de soixante pages, qui vont du 10 mars au 31 juillet 1845.

Ce *Journal* ne présente rien d'extraordinaire ; il ne fait pas mention d'événements importants ; il n'apporte aucune révélation sensationnelle et son auteur — mort à vingt-trois ans — n'est point de ceux de qui l'on s'efforce de retrouver les moindres billets, de ceux que distinguent particulièrement, parmi leurs contemporains, leur intelligence, leur science, leur talent, le rôle qu'ils ont joué ou la place qu'ils ont tenue. C'est au contraire, et tout simplement, le journal d'un étudiant lausannois d'il y a cent ans.

A nos yeux, tout le prix de ces quelques pages est précisément là ; elles sont le témoignage d'une époque et d'une génération. Charles Gilliéron a sans doute des goûts déterminés, des idées personnelles, une opinion bien arrêtée sur la politique de M. Druey ou sur les *kneippen* des étudiants allemands, mais ses remarques, ses réflexions, les jugements qu'il porte sur les gens et sur les choses

[1] Archives Gilliéron, propriété de M. Charles Gilliéron, avocat, chef de la police cantonale de sûreté, à Lausanne.

qui l'entourent, certainement ses camarades les contresigneraient. Sa vie est leur vie. Il est, avant toute autre chose, un étudiant vaudois de dix-neuf ans, arrivé au terme de ses études à Lausanne et qui, pour obtenir le grade de docteur en médecine qui est son ambition, doit aller passer trois ou quatre ans dans une université étrangère. Cette université, de son temps, ne peut être qu'une université allemande ; on ne va guère alors à Bâle, ou à Paris, ou en Italie. Futurs médecins, futurs avocats, futurs ingénieurs, tous, s'ils se respectent, se retrouvent à Fribourg, à Carlsruhe, à Stuttgart, à Tubingen, aux écoles spéciales réputées, à Heidelberg surtout, la ville universitaire par excellence.

Né à Lausanne le 8 mars 1826, fils du professeur Louis Gilliéron et de Charlotte Favre, sa femme, Charles Gilliéron est Vaudois, rien que Vaudois. Sa famille est citée à Ferlens au début du XV[e] siècle déjà et c'est vers 1630 que le notaire Etienne Gilliéron, abandonnant le village natal, vient s'établir au bord du lac et acquiert la bourgeoisie de la paroisse de Saint-Saphorin [1]. Avec Nicolas, son fils, notaire comme lui et curial de Saint-Saphorin, la famille se fixe définitivement sur les hauteurs de Lavaux, et le petit-fils, Pierre, notaire encore, sera justicier de Glérolles.

Après les générations de notaires, les générations de pasteurs ! Le fils de Pierre — il a cinq filles, mais un fils seulement — le ministre David Gilliéron est successivement, au cours d'une carrière de plus de cinquante années, pasteur à Palézieux (1767-1774), à Roche (1774-1776), au Sépey (1776-1784), à Savigny (1784-1789) et à Saint-Saphorin enfin, de 1789 à sa mort, le 28 janvier 1820 [2]. De ses trois fils, deux suivent les traces paternelles, les deux aînés : Henri, qui, après avoir été le suffragant de son père à Saint-Saphorin, est pasteur à Dommartin (1803-1814), à Vevey (1814-1825) et à Cully (1825-1837) [3], et

---

[1] Le 31 juillet 1810, les villages de Chexbres, Rivaz et Puidoux furent détachés de la paroisse politique de Saint-Saphorin et constituèrent chacun une nouvelle commune indépendante. Cela entraîna une nouvelle répartition des bourgeois : les Gilliéron devinrent bourgeois de Puidoux. De même, Ferlens et Servion ne formaient autrefois qu'une seule commune dont le partage fut ordonné par un décret du Grand Conseil du 3 juin 1816. La famille de Charles Gilliéron possédait donc en 1845, et possède encore aujourd'hui, les deux bourgeoisies de Servion et de Puidoux.

[2] David Gilliéron (Chexbres, 11 septembre 1737 — Saint-Saphorin, 28 janvier 1820) épousa à Puidoux, le 19 février 1768, Elisabeth, fille de Siméon Leyvraz de Rivaz. Il eut, indépendamment des trois fils dont il sera fait mention plus loin, un fils encore : Jean-Samuel-Rodolphe, né à Palézieux le 29 avril 1773 et mort jeune, et trois filles : Françoise-Marie, qui épousera le professeur Jean-Alexandre-Guillaume Leresche ; Anne-Sophie-Marguerite, qui épousera le docteur Henri-Salomon Descombes ; Julie enfin, qui ne se mariera pas et tiendra le ménage de son père.

[3] Jean-Siméon-Henri Gilliéron (Palézieux, 19 mai 1769 — Cully, 3 octobre 1837) épousa à Lausanne, le 29 juin 1797, Suzette-Rodolphine, fille du pasteur Jean-François Leresche. Ils n'eurent pas d'enfants.

François-David-Samuel qui meurt en 1800, à vingt-cinq ans seulement, au moment de terminer ses études de théologie [1].

Le troisième par contre, Jean-Abraham-Louis, s'engage dans une toute autre voie [2]. Les sciences l'attirent et, ses études terminées, en Allemagne naturellement, il obtient, le 5 juin 1803, la patente de médecin de première classe et figure à son rang, et avec le titre de docteur, dans la liste officielle des médecins vaudois. Pratiqua-t-il jamais la médecine? A vingt-trois ans à peine, le 17 décembre 1807, il est nommé professeur de physique à l'Académie de Lausanne, son prédécesseur, Henri Struve, ne conservant plus que la chaire de chimie [3].

Le professeur Gilliéron épouse, en 1816, Mlle Emilie Michel, de Montreux, qui lui donne un fils en 1818 [4], mais qui meurt en 1820 déjà, des suites de couches malheureuses [5].

Le promeneur qui, à cette époque, montait au Signal en passant par la Barre, remarquait dans le haut de ce faubourg de Lausanne une construction de style curieux : d'immenses fenêtres cintrées, une porte élevée surmontée d'un fronton triangulaire en molasse taillée ! C'était là un bâtiment de culte, une sorte de chapelle que Samuel Bégos [6] faisait élever pour la secte quiétiste des « Ames intérieures » dont il était l'un des principaux tenants. La mort toutefois le surprit, le 8 juillet 1821, alors que son projet n'avait reçu qu'une moitié d'exécution et ses héritiers vendirent, quelques mois plus tard, au professeur Gilliéron, propriété et bâtiment. Celui-ci remit la bâtisse interrompue à l'architecte Mathieu-Henri Perregaux, qui, en tirant le meilleur parti possible, la transforma en une agréable villa. En 1822 déjà, le professeur et une nouvelle

---

[1] François-David-Samuel Gilliéron, né à Roche le 25 mars 1775, mort à Lausanne le 25 juin 1800.

[2] Jean-Abraham-Louis Gilliéron (Le Sépey (?), 2 janvier 1784 — Lausanne, 27 décembre 1849) fut professeur de physique à l'Académie de Lausanne de 1807 à 1838, recteur de 1821 à 1823. Il fut l'un des rares professeurs qui ne conservèrent pas leur chaire lors de la réorganisation de l'Académie en 1838. Nous ne savons rien de ses rapports avec son fils Charles, mais on est en droit d'être étonné que ce dernier, qui parle souvent de sa mère et de ses frères et sœurs dans son *Journal*, ne fasse jamais aucune allusion à lui.

[3] Archives Gilliéron : Brevet de nomination du 17 décembre 1807.

[4] David-Henri-Michel Gilliéron, (Lausanne, 24 février 1818 — Berne, 11 octobre 1866) fit à Lausanne des études de théologie et de droit. Il épousa une demoiselle Cécile-Anna Tribolet et vécut de ses rentes, à Berne.

[5] Emilie Gilliéron, fille de David-Henri Michel, des Planches, était née à Payerne le 17 août 1791 ; elle mourut à Lausanne le 25 février 1820.

[6] Samuel Bégos, fils de César-Benjamin Bégos et de Jeanne-Louise Lefort, d'Aubonne et Genève, docteur en droit, accusateur public du canton de Vaud de 1819 à 1820 (Perroy, 18 mai 1792 — Lausanne, 8 juillet 1821).

Madame Gilliéron, Frédérique-Marie-Emilie-Charlotte Favre [1], peuvent s'y installer.

Appuyé au flanc du coteau, le Villaret se trouve dans une situation charmante. Devant la maison, une vigne en pente rapide va en s'aplanissant jusqu'à la Louve dont les eaux descendent en bouillonnant le ravin ombreux que recouvre aujourd'hui la place du Tunnel. Derrière, une fraîche cascade, entourée de noyers, tombe dans une sorte de vasque à demi remplie de cailloux arrondis. La vue surtout est magnifique : à gauche, par-dessus la porte Saint-Maire, le château et la cathédrale, les Alpes, surmontées d'un minuscule morceau de Mont-Blanc ; à droite, au delà du vallon de la Louve, les collines encore boisées du Valentin et de la Borde ; en face de soi, la ville que prolongent le lac et le Jura.

Cette retraite paisible, à deux pas de la ville, c'est là que naissent et que sont élevés les enfants du professeur [2], c'est là que, d'année en année, se succèdent de nouvelles tribus de pensionnaires. La vigne fait place à un verger et à un jardin potager ; dans le bas de la campagne, une vraie petite forêt de frênes est plantée, qui doit retenir les terres glissantes. De joyeux collégiens font retentir l'air de leurs cris, puis de nombreux zofingiens montent et descendent souvent l'escalier qui conduit du jardin à la route : les amis, les camarades d'Henri, d'Edouard et de Charles Gilliéron [3].

C'est cette maison [4] et la vie de famille qu'il y a menée jusqu'alors que Charles Gilliéron doit quitter le 10 mars 1845. Depuis un an déjà, son frère Edouard [5] est à Carlsruhe, où il suit les cours de l'Ecole polythechnique, et

---

[1] Charlotte Favre, fille de Jean-François-Louis Favre-Demierre, de Lausanne et Thierrens, négociant à Ouchy, et petite-fille du pasteur Pierre-Isaac-François Favre-Dapples, était née à Lausanne le 10 octobre 1797 ; elle mourut à Lausanne le 17 août 1874.

[2] Louise, née à Lausanne le 20 septembre 1823 ; Edouard, né à Lausanne le 26 janvier 1825 ; Charles, né à Lausanne le 8 mars 1826 ; Adolphe, né à Lausanne le 29 juin 1829 (mort à Lausanne le 6 novembre 1834) ; Emile, né à Lausanne le 18 octobre 1835 ; Charlotte, née à Lausanne le 21 juin 1840.

[3] Charles Gilliéron entra en cinquième classe du Collège de Lausanne en 1833, en même temps que son frère Edouard et y fit toutes ses classes jusqu'en 1838. Le 18 novembre 1840, il devint membre de la Société de Belles-lettres, puis entra à Zofingue le 8 février 1843.

[4] Après la mort de Mme Gilliéron, le Villaret passa à son gendre David-Marcelin Meylan, le mari de sa fille Louise. Le 20 juin 1896, leur fils Paul, avocat à Lausanne, devenu seul propriétaire de toute la campagne, la vendit à la commune de Lausanne. L'immeuble fut démoli peu après, en mars 1897, pour faire place au Collège primaire de la Barre.

[5] Edouard Gilliéron (Lausanne, 26 janvier 1825 — Lausanne, 17 février 1893) devint ingénieur de la Compagnie de chemins de fer Ouest-Suisse, chef de la section Bussigny-Vaumarcus dès 1861, chef de la section Genève-Lausanne-Vaumarcus de 1863 à 1872, ingénieur en chef de 1872 à 1883.

Louis GILLIÉRON
(1784-1849

Charles GILLIÉRON
(1826-1849)

Edouard GILLIÉRON
(1825-1893)

nombre de ses camarades, avec qui il a fait son collège et qui étaient à ses côtés encore sur les bancs de l'Académie, sont déjà en Allemagne eux aussi. Ce départ est dans l'ordre des choses ; il n'a rien de dramatique. Mais il est bien dur tout de même, à dix-neuf ans, malgré l'attrait certain de la nouveauté et, ne l'oublions pas, d'une indépendance presque complète, il est bien dur de quitter ceux qu'on aime, d'interrompre le petit roman esquissé, de voir disparaître la tour de la cathédrale...

Les premières pages du *Journal* de Charles Gilliéron — l'intéressant récit de son voyage de Lausanne à Carlsruhe — ont été publiées [1] : émotions de la course en diligence, première rencontre, à Bâle, avec le chemin de fer, dont la vitesse étonne d'ailleurs peu le voyageur : il s'en était fait une idée si infernale qu'il est surpris de voir que ce n'est que cela. Quant à la cathédrale de Strasbourg, si l'intérieur surpasse vraiment tout ce qu'il a vu de plus beau dans le genre, et s'il admire sans réserve les sculptures, les statues, les colonnades qui décorent la façade du monument, il pense surtout à « la peine immense que devait avoir eue M. Lehmann, à Lausanne, lorsqu'il construisit son église de Strasbourg en carton, si exacte, si parfaite » !

Parti de Lausanne le lundi 10 mars 1845 à 7 heures du soir, il arrive à Carlsruhe le jeudi 13 dans l'après-midi et retrouve son frère chez le *philister* Lutz, à la Steinstrasse. Laissons-lui la parole.

J.-C. Biaudet.

14 mars. Ma première nuit à Carlsruhe fut assez bonne, et le lendemain matin, à 7 heures, j'étais déjà debout. Ordinairement, à mon frère et à moi, on nous apporte au lit, à 7 heures, un déjeuner composé de café et d'excellents petits pains, mais ce jour-là, pour la nouveauté de ma présence, nous déjeunâmes tous en même temps ; après quoi, je dus faire connaissance avec la ville. Mon frère me mena d'abord chez M. Meyer, chirurgien d'état-major, que mon père avait connu à l'université ; il me reçut très bien, comme il l'avait fait de mon frère, mais l'étiquette qui règne dans cette maison m'empêchera d'y retourner souvent... J'allai ensuite avec mon frère chez le beau-frère de mon logeur, le notaire König ; il est catholique mais très brave homme avec cela ; il a de plus, sans compter les cadets, une charmante fille à qui mon frère a plu dès son arrivée ici, au mois d'octobre passé... Nous jouâmes à l'homme noir ; quand il s'agit de rendre les gages, j'eus pour punition de l'embrasser

[1] *Gazette de Lausanne*, numéro du 8 avril 1943.

à plusieurs reprises, ce qui me paraissait fort curieux parce que je n'ai pas pour habitude d'embrasser ainsi sans façon les demoiselles...

15 mars... Je portai chez un orfèvre une petite bague que j'avais volée (ostensiblement) à ma sœur [1] et qui était brisée d'un côté. Je voulais avoir une bague au doigt, non pour briller aux yeux du public, mais par mesure de précaution, parce qu'ici, et en général en Allemagne, les demoiselles s'attachent à un jeune homme très facilement, et une fois qu'une demoiselle a remis une bague à un jeune homme celui-ci doit se considérer comme lié ; aussi, voulant passer à leurs yeux pour être déjà lié, je me hâtai de porter ma bague chez l'orfèvre. J'espère qu'elle me servira d'amulette contre les séductions des Dulcinées allemandes !...

A 10 heures, nous sortîmes, et nous rentrions chez nous lorsque nous entendîmes de la musique dans la *Bierbrauerei* qui termine la Steinstrasse ; cette brasserie est la *kneippe* des Nassau et ils y étaient rassemblés. J'eus envie de voir ce que c'était qu'une *kneippe* d'étudiants et mon frère, qui était connu de quelques-uns, m'introduisit. En entrant, je vis une foule d'étudiants avec des casquettes orange bleu et blanc, ou rouges, ou blanches, et de différentes couleurs. Les étudiants se divisent en plusieurs corps, celui des Nassau, des Suisses, des Francs et d'autres encore ; un certain nombre d'étudiants ne sont d'aucun corps parce que cela ne leur plaît pas de tamponner et de se battre pour des niaiseries. Chaque corps a des assemblées dans sa *kneippe* particulière ; quelquefois, les corps en invitent d'autres ; d'autres fois enfin, tous les corps se rassemblent ; dans ces dernières assemblées, appelées *commers*, les corps contractent, c'est-à-dire qu'ils fixent un ou plusieurs jours où ils devront se battre par représentants ; cette manière de se battre pour rien me déplaît parfaitement, aussi me promets-je bien de ne pas entrer dans un corps... Le corps des Nassau avait invité les Francs et les Suisses. Un tonneau de bière était placé

---

[1] Louise Gilliéron, qui épousa à Lausanne, le 9 octobre 1851, David-Marcelin Meylan, fils d'Abram-Louis, du Chenit.

près de la porte et y puisait qui voulait. Je m'aperçus bientôt que j'avais les pieds humides ; ce n'était qu'un bain de bière qui couvrait tout le plancher. Je vis dans la *kneippe* Gindroz [1], qui me dit à peine adieu et que je ne me donnerai pas la peine d'aller voir, et van der Muelen [2], qui entendit bien mon nom et vit bien que j'étais frère d'Edouard Gilliéron qui étudiait avec lui à l'Ecole polytechnique, mais qui ne se donna pas la peine de me saluer... Je me retirai déjà à 11 heures, trouvant ce système de *kneippe* tout à fait déplaisant...

16 mars. C'était dimanche et je résolus d'aller entendre le sermon allemand (puisqu'il n'y en a pas d'autre) dans la *Stadtkirche*... Je crus entrer dans un théâtre ; les plafonds sont plats, dorés ; il y a deux rangées de galeries très élégantes disposées comme au théâtre ; dans le fond est la chaire. Il se trouva justement qu'on recevait à la communion les jeunes garçons et les jeunes filles ; ça me rappela tout de suite que quatre ou cinq jours plus tard, une personne chérie devait assister et participer à la même cérémonie... J'ai de l'inquiétude au sujet de Marie [3].

J'allai avec mon frère dans la Stephanienstrasse, à l'institut de M. Boisot-Picard [4], à qui je devais remettre une lettre et

---

[1] François Gindroz, fils de Fritz Gindroz, de Lausanne et Montpreveyres, pasteur à Moudon, était né à Montet le 19 juillet 1822. Ses études à l'Ecole polytechnique de Carlsruhe terminées, il s'établit à Genève comme architecte. Il y est mort le 7 septembre 1878.

[2] Gaspard van der Muelen, fils de Jean-André van der Muelen, de Paudex, et de Sabine-Louise Fels, était né à Lausanne le 26 mars 1820. Il était donc passablement plus âgé que Charles Gilliéron. Il devint officier en Allemagne et mourut à Munich en 1856.

[3] Marie-Fanny Parmelin, qui était la fille de Frédéric Parmelin, de Bursins, gérant de rentiers à Lausanne, et de Louise Odin. Son nom revient presque à chaque page du *Journal* de Charles Gilliéron, qui semble avoir éprouvé pour elle un sentiment profond. Elle épousa à Lausanne, le 10 juillet 1851, Jules Duperrex, un des meilleurs amis de Charles Gilliéron et lui donna deux filles, Julie-Louise, née à Lausanne le 18 mai 1852, et Louise-Marie, née à Lausanne le 25 juin 1857. Elle mourut à trente ans à peine, le 13 juillet 1858, à Epalinges.

[4] Charles-Louis-Marc-Henri Boisot, fils de Jean-Jaques-Elie Boisot-Perregaux, de Lausanne, commis des péages à Morges, était né à Morges le 4 septembre 1812. Il avait épousé une demoiselle Picard et était établi à Carlsruhe depuis plusieurs années déjà, à la tête d'un pensionnat de jeunes filles.

qui est d'ailleurs ici le meilleur ami de mon frère. Nous fîmes bien vite connaissance ; sa femme aussi est très agréable et a beaucoup de talents...

17 mars... J'ai oublié de dire que Mlle Augusta König danse bien la schottische, qui est ce que l'on danse à Lausanne sous le nom de polka. Vendredi passé, je trouvai chez elle une de ses amies, Mlle Forstmeyer, qui la dansait aussi très bien et qui me fit le compliment que je dansais fort bien : il paraît qu'elle n'est pas difficile...

18 mars... M. Boisot arrive inopinément et nous annonce qu'il est obligé de partir dans quelques heures pour Lausanne. Aussitôt, nous nous mettons à écrire quelques lettres au pays... J'aurais donné beaucoup pour pouvoir partir avec M. Boisot ou à sa place...

19 mars. Après avoir lu mon chapitre des *Mystères de Paris* en allemand, j'eus envie de me promener... J'allai chercher ma bague, puis nous visitâmes plusieurs magasins avant de trouver des brûle-gueules, appelés ici pipes de Cologne ; enfin nous en trouvâmes et nous parcourûmes gravement la Lange Strasse en fumant comme des Turcs et excitant par là la curiosité du public...

20 mars. Je n'avais pas encore vu Heidelberg et je tenais cependant à voir le lieu où je ferais mes études quelques mois plus tard. Nous avions fixé notre départ au 20 mars... Toute la matinée, je pensai à la cérémonie qui avait lieu ce matin-là dans la cathédrale de Lausanne [1]. A 2 heures, nous prîmes place dans le convoi d'Heidelberg, où nous arrivâmes vers 4 heures, non pas à Heidelberg même, mais à l'Hôtel Ernst seulement, qui est bâti à côté du débarcadère des chemins de fer, à quelques minutes de la ville... Nous prîmes une tasse de café, puis nous partîmes pour Rohrbach où je devais trouver Mlle L. Euler, qui a été en pension chez nous l'année dernière

[1] La réception des catéchumènes à la sainte cène, et particulièrement celle de son amie Marie Parmelin.

et qui demeure chez son père, le pasteur Euler. Mon frère y avait passé trois mois l'année passée, de sorte qu'il était bien connu. A peine arrivé, je commençai à m'y ennuyer ; l'habitation des pasteurs de campagne allemands offre si peu de distractions...

21 mars... A 9 heures, nous partîmes pour Heidelberg ; les chemins étaient gelés, de sorte que nous fîmes la route assez bien. Immédiatement, nous nous rendîmes chez Roberti [1], qui demeure en face de l'université ; ça me fit grand plaisir de voir un Vaudois. Il sortit avec nous, puis nous allâmes chez Noeller [2], dans une petite rue latérale ; nous trouvâmes notre homme au travail ; il poussa des exclamations à perte de vue lorsqu'il m'aperçut, quoiqu'on m'attendît depuis quelque temps à Heidelberg. De chez Noeller, nous allâmes au *Rösslerei*, pension où la plupart des Vaudois prennent leur dîner à dix florins par mois. Ce fut encore des « oh ! » et des « ah ! » lorsque Chappuis [3],

---

[1] Amédée Roberti, fils de Jean-Marc-Siméon Roberti, de Moudon, était né à Moudon le 4 janvier 1823 et se trouvait donc plus âgé que Charles Gilliéron. Ce dernier était encore au collège, en deuxième volée de la première classe, que Roberti, comme Ogay et van der Muelen, suivaient déjà les cours de l'auditoire de belles-lettres en première volée. Il faisait son droit à Heidelberg avec Victor Ruffy. Avocat quelques années, il fut ensuite substitut du procureur général de 1853 à 1856, juge cantonal de 1856 à 1863, de nouveau substitut du procureur général de 1863 à 1868, puis juge d'instruction et directeur des enquêtes pénales jusqu'à sa mort, survenue à Lausanne le 27 septembre 1878.

[2] Ernest Noeller, fils de Jean-Charles-Frédéric Noeller, de Lausanne, avait été au collège, de troisième en première classe, le camarade de Charles Gilliéron. Né à Lausanne le 3 octobre 1824, il était lui aussi étudiant en médecine. Il mourut à Paris, au moment d'achever ses études, le 19 mars 1849, deux mois à peine après son ami.

[3] Probablement Louis Chappuis, fils de Jean-Louis Chappuis-Chappuis, de Chexbres et Rivaz, juge de paix du cercle de Saint-Saphorin, né à Chexbres le 27 novembre 1825, et qui était cousin issu de germain de Charles Gilliéron ; la mère de son père, Jeanne-Françoise Leyvraz, était une sœur de la mère du professeur Gilliéron, Elisabeth Leyvraz. Etudiant à l'Académie de Lausanne, puis en Allemagne, Louis Chappuis semble avoir fait des études d'agronomie : il pratiqua longtemps l'agriculture en Amérique. De retour au pays, il fut successivement chef de gare à Saint-Triphon, à Villeneuve, à Lausanne et à Vevey et mourut à Lausanne le 21 octobre 1884. Il avait deux frères, Edouard (1820-1866) et Alfred (1822-1872), propriétaires à Chexbres tous les deux.

Dumur [1] et Ruffy [2] m'aperçurent ; ils nous offrirent tout de suite à dîner et tout le temps de notre séjour à Heidelberg, ils ne permirent pas que nous dénouassions les cordons de notre bourse toutes les fois que nous nous trouvions avec eux. Après le dîner, nous allâmes à l'Hôtel Ernst où nous fîmes deux parties de whist et de là nous retournâmes en ville, au Musée, grand café occupant tout un côté de la place de l'Université et où nous jouâmes une partie de quilles. De là, nous gagnâmes la *kneippe* suisse qui se trouva ce soir-là très nombreuse, mais pas parfaitement de mon goût. A 11 heures, mon frère alla coucher à l'Hôtel de Bade et moi passer la nuit avec Noeller, chez lui.

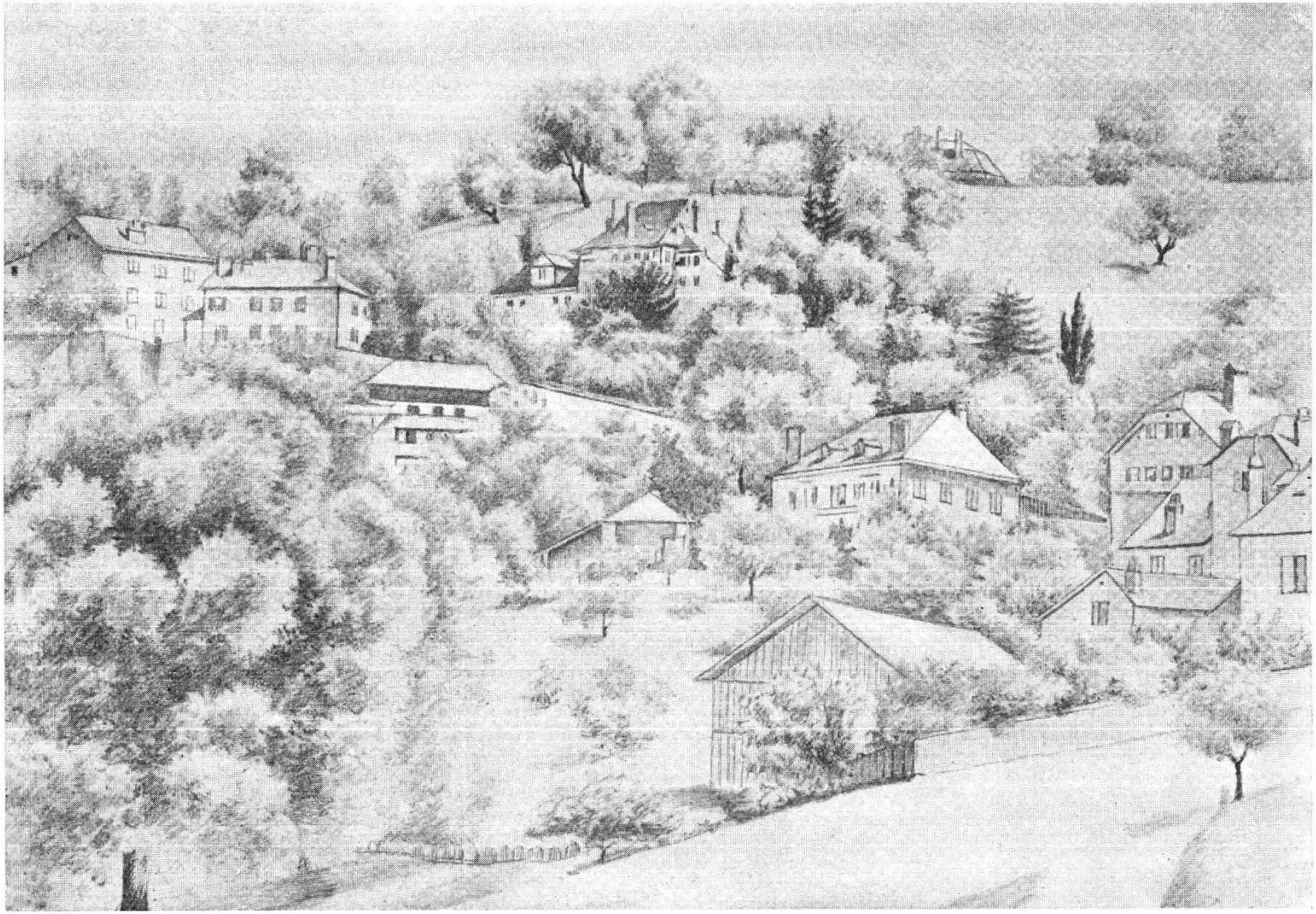
22 mars. Nous comptions retourner à Rohrbach avant midi, mais nous eûmes le malheur de rester au lit jusqu'à 9 heures et les amis eurent l'art de traîner le déjeuner en longueur de sorte que nous n'eûmes plus le temps d'arriver à Rohrbach avant dîner et que nous allâmes encore au *Rösslerei*. Après-midi, nous allâmes à l'Hôtel Ernst faire, comme la veille, notre partie de whist et de là nous partîmes pour Rohrbach sur un char de paysan que nous trouvâmes devant l'hôtel...

23 mars. Le jour de Pâques se passa tranquillement ; je ne vis nulle part un seul œuf ; ils sont d'abord très chers et d'ailleurs les Allemands n'y ont, paraît-il, pas grand goût... J'allai

---

[1] Victor Dumur, fils de Charles-Frédéric Dumur, de Grandvaux, Lutry et Cully, né à Cully le 3 janvier 1824, faisait lui aussi ses études de médecine à Heidelberg. Celles-ci terminées, il s'installa en 1848 à Chexbres, où il pratiqua pendant plus de quarante ans, tout en prenant une part active à la vie politique du village et en consacrant ses loisirs à la botanique. Il mourut à Chexbres le 11 mars 1905.

[2] Victor Ruffy, fils de Jean-Samuel Ruffy, de Lutry, était aussi un camarade de collège de Charles Gilliéron ; il avait fait partie avec lui, en 1836, de la première volée de la troisième classe, mais étant passablement plus âgé (il était né à Lutry le 18 janvier 1823), il l'avait rapidement distancé et était déjà en première classe en 1837 et en deuxième volée de belles-lettres en 1838. Il poursuivait à Heidelberg ses études de droit. C'est lui qui, après avoir été juge cantonal (1848-1858), député au Grand Conseil (1858-1863), conseiller d'Etat (1863-1867), conseiller national (1859-1867), juge fédéral (1864-1867), devint conseiller fédéral en 1867. Il mourut le 29 décembre 1869, élu déjà président de la Confédération pour 1870, mais non encore entré en charge.



Le Petit Château Les Galeries Le Jardin Le Villaret
L'Hermitage

LE QUARTIER DE LA BARRE VERS 1845
Dessin de Marianne Gonin (1820-1894), propriété de M. G.-A. Bridel.

à l'église entendre un jeune prédicateur, mais j'en sortis aussi savant que j'y étais entré parce qu'il parlait très vite et d'une manière très monotone ; lorsqu'on chanta, je dus presque me boucher les oreilles tant étaient perçants les sons que poussaient les bons habitants de l'endroit... Je me contentai de ce premier sermon...

24 mars. Ce jour est encore une fête dans ces parages, de sorte qu'il y avait au moins deux sermons... A 2 heures après-midi, nous quittâmes la cure au milieu des salutations de ses habitants et nous mîmes le cap sur Heidelberg... où nous trouvâmes Ruffy, Dumur, Chappuis et Roberti assemblés chez Noeller et achevant leur partie de whist...

25 mars... A 11 heures, nous montâmes dans l'omnibus du chemin de fer, accompagnés des adieux de nos amis... Heidelberg est moins monotone que Carlsruhe ; les environs en doivent être charmants en été. La ville a environ quatre à six mille habitants et n'est presque qu'une grande rue, longue d'un bon quart d'heure ; il y a aussi plusieurs rues latérales, mais elles ne sont jamais bien longues. Les édifices y ont une teinte antique causée par la couleur de la pierre employée à la construction de la plupart, surtout des églises, et qui est presque rouge. Cependant la ville n'a pas seulement la teinte antique, elle est réellement ancienne, surtout le château, qui est situé au-dessus de la ville, sur la rive gauche du Neckar, à une assez grande élévation au-dessus de la rivière...

La ville ne serait rien par elle-même sans l'université qui y amène la vie et l'aisance ; cela n'empêche pas qu'à tout moment une nuée de gamins arrêtent les étudiants pour leur demander l'aumône ; pour l'ordinaire, ils en sont quittes pour un refus. Voilà la ville où je passerai probablement deux ou trois ans ; elle est plus gaie que Carlsruhe, mais je ne m'y trouverai jamais si bien qu'à Lausanne...

26 mars. Je me levai très tard, parce que j'étudiai, assis dans mon lit, un certain nombre de mots allemands... Puis je fis, comme tous les jours, mon tour de promenade avant dîner...

27 mars... J'ai étudié, comme hier, une cinquantaine de mots allemands, puis j'ai envoyé par la poste mes cahiers de chimie et de zoologie à Noeller qui en avait besoin... Je n'ai encore reçu qu'une petite lettre de ma sœur, que j'ai prise à la poste à Heidelberg lundi passé. Cette lettre m'annonçait la mort de mon oncle Descombes [1], qui m'a extrêmement surpris, et je suis héritier d'une certaine quantité de livres et d'instruments de médecine et de chirurgie, mais comme ils sont probablement du siècle passé, je m'en soucie fort peu. Ce qui m'a fait plus de plaisir, c'est d'avoir des nouvelles de ma chère Marie, qui a été reçue jeudi passé à la sainte cène, comme je l'espérais. Ma sœur m'écrit qu'elle était presque aussi émue que je l'aurais été en entendant son nom ; je vois par là qu'elle me comprend et qu'elle l'aime déjà presque comme une sœur quoiqu'elle ne lui ait jamais parlé...

28 mars. Ce matin, j'ai fait ma première promenade hors de ville ; je suis allé avec mon frère dans un petit bois situé vis-à-vis de la porte d'Ettlingen ; comme il y avait encore de la neige, j'eus le plaisir de m'embourber, sans compter l'avantage d'avoir en face un vent tel que j'avais de la peine à tenir mon cigare à la bouche. Les bois que l'on trouve de temps en temps sont petits et comme plantés arbre par arbre ; de temps en temps, on rencontre un sapin, mais pour des forêts comme il y en a près de Lausanne, ni vu, ni connu... Le convoi venant de Strasbourg vint à passer ; je ne fus pas peu étonné d'y voir quelqu'un qui me faisait des signes ; mon frère reconnut aussitôt Doret [2], d'Aigle, que je croyais depuis longtemps dans les Allemagnes...

---

[1] Henri-Salomon Descombes (24 novembre 1773-19 mars 1845), fils d'Henri Descombes, de Lausanne, docteur en médecine, avait épousé le 13 octobre 1806, à Saint-Saphorin (Lavaux), Anne-Sophie-Marguerite Gilliéron, sœur du père de Charles. Il avait fait ses études à Pavie et obtenu son doctorat en 1794. Il pratiqua à Lausanne jusqu'à sa mort.

[2] Louis Doret, fils de Vincent-David Matthey-Doret dit Doret, de Vevey, Corsier, Le Locle et La Brévine, était né à Turin le 4 septembre 1825. Charles Gilliéron le dit « d'Aigle » parce que sa famille était fixée à Aigle et c'est là aussi que, ses études de droit en Allemagne terminées, il s'établit à son tour comme avocat. Il mourut dans des circonstances dramatiques, assassiné au Sépey, le 9 juin 1889, par un individu contre qui il avait plaidé peu de temps auparavant. Le compositeur Gustave Doret était son neveu.

29 mars. J'étais occupé, à 10 heures et demie, à lire un volume de l'*Ecole des mœurs*, lorsque j'entends frapper à ma porte. *Herein !* que je crie ; on n'entre pas. Je répète l'invitation ; à la fin, je vois un museau s'allonger dans ma chambre et, par-dessus une paire de lunette, un formidable pochard. J'eus de la peine à reconnaître Jules Duperrex [1], qui allait à Tubingen et qui venait me faire une visite en passant... Nous nous rendîmes au jardin botanique ; là, je fus dans l'admiration ; je crus être sous les tropiques : des palmiers, des bananiers, des arbres et des plantes d'Afrique, d'Amérique et de Nouvelle-Hollande en grande quantité. Les parfums qui s'en exhalaient me faisaient presque tourner la tête...

... Presque toute la journée j'ai été triste ; je me surprenais quelquefois au milieu d'une espèce de rêve que je faisais en pensant au pays. J'ai bien peur de ne pouvoir passer l'été sans voir les personnes que j'aime...

30 mars. J'ai compris ce matin, au sermon de l'église du château, quelques mots de plus qu'à Rohrbach, quoique le prédicateur fût enroué ; il paraît décidément que je fais des progrès... Après dîner, nous sommes allés faire une longue promenade à Buhlach et à Mühlbourg... En rentrant, je vis sur la table une carte de M. Boisot qui nous priait, mon frère et moi, d'aller prendre le thé chez lui, le soir même. Quoique moulus de fatigue, nous y allâmes aussitôt au pas de charge. Nous y trouvâmes, outre Monsieur, Mme Boisot et trois institutrices, Fr. Gindroz et un étudiant qui était arrivé de Heidelberg et qui partait le lendemain pour je ne sais où. Nous restâmes ainsi jusqu'à 11 heures à causer du pays, de politique, etc. J'ai été

---

[1] Jules Duperrex, fils du régent Samuel-Rodolphe Duperrex, de Rougemont, né à Saint-Germain le 3 février 1825, avait aussi été, au Collège de Lausanne, de troisième en première classe, le camarade de Charles Gilliéron. Il poursuivait en Allemagne des études de théologie, qu'il abandonna bientôt. Il devint professeur d'histoire à l'Académie de Lausanne en 1850 et le demeura ensuite à l'Université jusqu'en 1896. Il épousa, à Lausanne, le 10 juillet 1851, Marie Parmelin, l'amie dont le nom revient si souvent dans le *Journal* de Charles Gilliéron (*cf.* page 119, note 3), puis, en secondes noces, une demoiselle Emma Golay. Il mourut à Lausanne le 31 juillet 1901.

désapointé en ne recevant aucune lettre d'Ogay [1], qui m'en avait fait promettre une par mon frère...

31 mars... Je suis allé ce matin voir partir un convoi ; il y avait trente et un wagons traînés par deux locomotives, ce qui peut faire environ trois cent cinquante pieds de long ; c'est le plus beau que j'aie encore vu... Le printemps commence à paraître ; il fait chaud, mais le vent est très violent et les innondations générales...

1er avril. Je viens d'assister à la représentation de la *Dame blanche*, opéra de Boieldieu. Enfin, j'ai vu un opéra bien représenté ; j'ai éprouvé des sensations délicieuses ; j'ai pensé à Marie toute la soirée, bien qu'il n'y eût pas de rapport entre elle et ce qui se passait sur la scène. Mais la musique, que je connaissais déjà en partie, me rappela le pays, et toutes les fois que je pense au pays, je pense aussi à Marie. La musique bien exécutée a du reste sur moi un empire infaillible ; elle m'attriste ordinairement, mais d'une tristesse douce qui n'a rien de désagréable...

3 avril... Cet après-midi, après ma promenade, j'allai avec mon frère lire les nouvelles du pays. Elles m'effrayèrent un peu et j'attends avec impatience les papiers de demain. Ce soir... Mme Boisot est revenue du théâtre déjà à 8 h., parce que les nouvelles qu'on lui avait apprises du pays étaient trop graves pour qu'elle pût y rester avec plaisir. On lui avait dit de source certaine que Lucerne était en flammes, etc., etc. Je ne crois pas encore à tous ces bruits, mais ils ne laissent pas que de m'effrayer.

4 avril. Ce matin, je suis couru à l'Hôtel du prince Charles pour lire les papiers ; les nouvelles étaient ou hypothétiques ou

---

[1] Philippe Ogay, fils de Jacques-Henri Ogay, de Lovatens, était né le 1er mai 1822 à Lausanne. Quoique plus âgé que Charles Gilliéron, et n'ayant pas fréquenté le collège en même temps que lui, il semble avoir été son meilleur ami. Ne se sentant pas, à la fin de ses études de théologie, la vocation du ministère pastoral, il se voua à d'importantes entreprises industrielles. Il agrandit le moulin du Tunnel et fonda la boulangerie du même nom ; il fut l'un des promoteurs du funiculaire Lausanne-Ouchy ; il dirigea les Grands Moulins de Granges-Marnand. Il mourut à Granges, le 17 juillet 1859, à la suite d'un accident, s'étant laissé prendre dans un engrenage.

contradictoires, de sorte que je suis toujours aussi inquiet... Les affaires de la Suisse m'empêchent totalement de travailler.

5 avril. Ce matin, la nouvelle de la déroute des corps francs s'est confirmée ; cela m'a fait une grande peine, non pas le fait lui-même, mais la quantité de sang répandu ; les corps francs méritaient sans doute cet échec, mais il était à espérer qu'il suffirait de peu de chose pour les dissiper. Je lis avec acharnement tout ce qui vient de Suisse ; j'espère que l'ordre se rétablira peu à peu...

7 avril. Il arrive tous les jours de nouveaux détails sur la défaite des corps francs. J'ai appris après-midi que cinquante étudiants bernois étaient prisonniers à Lucerne et que le Dr Steiger avait été fusillé[1] ; ces deux nouvelles m'ont bouleversé ; j'espère qu'elles sont fausses ou exagérées...

8 avril. Toujours des détails, mais pas de ceux qui m'intéressent particulièrement ; la maladie de M. Druey ne m'a pas surpris, après la peine qu'il s'est donnée. Que Dieu lui pardonne, s'il doit en mourir. Après dîner, j'ai été d'une tristesse amère pour avoir lu quelques chants de la société de Zofingue ; ces chants étaient trop applicables à la situation de la Suisse pour ne pas produire cet effet sur moi. Le chant du combat du Buttisholz contre les Anglais me fit presque pleurer en me rappelant que, il y a six jours, un nouveau combat s'y est livré, mais entre des Suisses, entre des frères ; c'est horrible. Ces idées m'ont poursuivi tout le soir et ce n'est que le sommeil qui a pu les chasser.

9 avril. C'est aujourd'hui un heureux jour pour moi. Il y aura trois ans, à 1 h., que j'ai fait la connaissance de Marie...

10 avril (il y a aujourd'hui un mois que j'ai quitté Lausanne). Ce matin, à la leçon de chimie de M. Walkner — j'ai pris la première hier — on a fait passer une souscription en faveur

---

[1] On sait que le Dr Jacob-Robert Steiger, condamné à mort par les tribunaux lucernois, fut libéré en juin 1845 et s'enfuit à Zurich. Il ne retourna à Lucerne qu'après la guerre du Sonderbund.

des veuves et des enfants des *Freischärler* morts à Lucerne ; je n'approuvais pas les corps francs, néanmoins je compatis aussi à leur malheur et surtout à celui de leurs familles ; c'est pourquoi j'ai vu avec plaisir passer cette souscription à laquelle je me suis associé de tout mon cœur.

Ce n'est pas seulement les Suisses du pays que nous devons secourir ; aussi M. Boisot, qui est le plus connu des Suisses de Carlsruhe, a fondé avec nous une société pour assister les Suisses qui pourraient se trouver dans le besoin ici à Carlsruhe...

11 avril... Ce soir, j'ai été me promener sur la Lange Strasse ; comme il faisait obscur et que je parlais français avec mon frère, la sentinelle qui montait la garde devant la maison du commandant de la ville porta l'arme quand nous passâmes devant elle... La méprise du pauvre soldat badois... est très pardonnable, parce que je portais alors des gants jaunes et que tous les officiers de Carlsruhe en portent aussi et parlent français...

12 avril. J'ai vu, après-midi, l'inventeur des vélocipèdes. C'est un vieux baron [1] qui s'est ruiné en machines et qui est maintenant un peu timbré ; je crois qu'il reçoit une pension du gouvernement ; il a une figure risible, quoique repoussante de laideur. Il a fait devant moi l'expérience de son vélocipède et m'a offert de l'essayer, mais je ne me suis pas hasardé à y monter...

15 avril. Après la leçon de chimie, je suis allé avec Fuchs et mon frère boire du porter vis-à-vis de l'Ecole polytechnique... du porter anglais ! Voilà qui est fameux : ça a l'apparence, quoique plus livide, et même le goût de la bière, mais c'est incomparablement meilleur... En revenant du théâtre, nous avons tellement fait les fous par les rues que des militaires qui passaient à côté de nous reconnurent tout de suite que nous n'étions pas de l'Allemagne ; en effet, ces Allemands empesés ressemblent bien peu aux Français, et même aux Suisses français...

---

[1] Il s'agit du baron Charles Drais von Sauerbronn (1784-1851), ingénieur et forestier badois qui, reprenant l'ancienne idée du célérifère, inventa en 1817 le vélocipède appelé, de son nom, « draisienne ». C'est par erreur que Charles Gilliéron l'appelle un peu plus loin le baron de Dresk.

19 avril... Je suis allé ce soir me promener par la ville avec mon frère et le baron de Dresk, l'inventeur des vélocipèdes...

20 avril. Ce matin, les Suisses de Carlsruhe se sont rassemblés chez M. Boisot pour faire les règlements de la société suisse d'assistance. Nous étions une vingtaine...

21 avril... J'écris maintenant les pieds dans un bain parce que, depuis 6 h., j'ai mal aux dents et à la tête. J'ai de plus eu un vigoureux mal de poitrine toute la journée...

22 avril. J'ai fait, après-midi, la connaissance du professeur de botanique Braun en allant avec lui et une trentaine d'étudiants faire une course botanique du côté du Rhin, à Dachsland ; c'est un homme instruit et qui peut m'être très utile dans la recherche de mes plantes. Il m'a dit que je pourrais aller chez lui consulter ses différents ouvrages sur la flore d'Allemagne.

23 avril. J'ai fait aujourd'hui l'acquisition d'un herbier... Ce soir, il y avait séance du comité de la société suisse d'assistance dont mon frère est secrétaire. J'allai avec lui chez le président, M. Boisot...

24 avril... Nous avons fait une jolie excursion dans les environs de Durlach et sur la colline qui domine la ville... De là, nous avons pu voir facilement le dôme de Spire et même celui de Mannheim ; quand le temps est bien pur, on peut même voir la cathédrale de Strasbourg...

26 avril... Après-midi, tout mon temps a été occupé à enlever de mon herbier ce qu'il y avait de commun ; cet ouvrage fatiguant est heureusement achevé. J'aurai encore toute la peine de classer les plantes d'après les familles naturelles, car elles le sont d'après le système de Linné, puis de distinguer les plantes étrangères des plantes de Suisse ou du canton de Vaud, ce n'est pas une petite tâche... Ce soir, je suis allé avec mon frère à la *kneippe* des Suisses au *Badischenhof*, sur la place du Château...

27 avril... J'ai trouvé (à Beiertheim) van der Muelen père[1] et fils, avec qui j'ai causé. Ils m'ont parlé de Mme Parmelin[2] que M. van der Muelen père avait vue avant son départ et qui voulait m'envoyer quelque chose par cette occasion... En revenant avec ces messieurs, nous avons rencontré le capitaine Doxat[3], qui a reçu ce matin la nouvelle que l'on avait battu le rappel à Nyon pour les corps francs, que l'on s'attendait à ce que le gouvernement bernois serait renversé le 28 (demain), etc., etc. Ces nouvelles ne laissent pas que de m'agiter...

3 mai. A 4 h., je suis allé à Beiertheim où une douzaine de Suisses étaient rassemblés pour jouer aux quilles. Le gagnant devait recevoir un joli bonnet grec aux couleurs fédérales sur lequel étaient brodés les mots : *Eintracht, Freiheit, Vaterland...* C'est Herrenschwand de Morat qui l'a eu...

4 mai... C'était ce soir la dernière représentation jusqu'à la fin de juin. On a joué Freischütz. Je n'ai jamais rien vu de si bien représenté ; j'étais terrifié...

9 mai. Les congés de mon frère commencent demain ; aussi nous voulons en profiter pour aller à Stuttgart...

14 mai. Nous sommes partis samedi passé à 6 h. 30 environ par un temps magnifique. Le pays est intéressant jusqu'à Pforzheim surtout ; il rappelle un peu notre Gros-de-Vaud. Nous nous arrêtâmes dans cette ville pour dîner, puis nous continuâmes notre route par Vaihingen ; le chemin est plus long de trois lieues que par Leonberg, mais il est meilleur. De

---

[1] Jean-André van der Muelen (1784-1860), de Paudex, banquier à Lausanne, demeurait à Collonges. Fils de Jean-Jaques van der Muelen et de Marie-Wilhelmine-Charlotte de Tengnagel, il avait épousé en 1817 Sabine-Louise Fels (1791-1840), fille de Gaspard Fels, de Saint-Gall, et de Françoise-Philippine Rivier.

[2] Probablement la mère de Marie Parmelin, Mme Frédéric Parmelin, née Louise-Charlotte Odin. Fille du régent Alexandre-Nicolas Odin, de Montagny, et de Jeanne-Marie Gachet, elle était née à Montagny le 12 septembre 1802. Elle mourut à Lausanne le 25 décembre 1853.

[3] Non identifié.

Vaihingen jusqu'à une lieue de Stuttgart, le pays est tout en hauts et en bas, ce qui le rend très monotone...

Stuttgart est bien bâti, mais un grand nombre de maisons sont terminées en bois, ce qui contraste un peu avec les superbes bâtiments en pierre qui s'y trouvent ; les rues sont assez plates, des deux côtés du ruisseau qui traverse la ville, mais pour joindre ces deux quartiers, il y a des rues très rapides et assez étroites. La plus belle rue est la Königstrasse... L'église principale est peu de chose ; elle paraît assez vieille, mais elle n'a que trois cents et quelques années. Le palais du roi est très beau, formé d'un corps de logis et de deux ailes... Sur la place du château, mais en dehors des ailes, est une colonne nouvellement posée et dont le chapiteau est en bronze ; elle est destinée à recevoir la statue du roi Guillaume lorsqu'il sera mort. A côté du palais, se trouve le vieux château qui date de la fin du moyen âge et qui a un aspect pittoresque... En parcourant la ville, nous rencontrâmes Secretan [1], le fils de l'avocat et frère des professeurs, mais comme il est très fier, il fut bientôt semé ; d'autant plus que nous rencontrâmes un autre Vaudois, E. Valier [2].

22 mai. Aujourd'hui à 5 h. du soir, Marie a atteint sa dix-septième année [3] ; j'y ai pensé tout le jour ; à présent, c'est une femme raisonnable ; dix-sept ans... ça pèse dans l'âge d'une demoiselle ; dans un an d'ici, j'espère me trouver près d'elle, et alors... quelle joie pour tous deux de se revoir après une si longue absence...

J'ai recommencé ces jours derniers à lire les *Mystères de Paris*, en allemand, exercice que j'avais mal à propos discontinué ;

---

[1] Henri Secretan, né à Lausanne le 2 février 1824, était le quatrième des cinq fils de l'avocat Marc-Samuel Secretan, de Lausanne. Ses frères aînés Edouard (1813-1870) et Charles (1815-1895) étaient respectivement, en 1845, professeurs de droit et de philosophie à l'Académie de Lausanne. Henri Secretan, qui poursuivait en Allemagne ses études d'ingénieur forestier, devint par la suite inspecteur forestier de la ville de Lausanne. Il est mort à Lausanne le 7 avril 1884.

[2] Edouard-André Valier, fils de Louis Valier, de Rolle et Aubonne, était né à Lausanne le 16 mai 1825.

[3] Marie Parmelin est en effet née à Lausanne, le 22 mai 1828, à cinq heures du soir.

j'ai déjà beaucoup moins de difficulté à comprendre, aussi j'en lis à présent quinze à vingt pages de suite ; j'en ai environ deux mille à lire, mais j'espère avoir achevé à la fin d'août si je m'applique...

25 mai... Pendant la promenade, M. Boisot m'a proposé de m'introduire demain au Musée, qui est à Carlsruhe ce qu'est à Lausanne le Cercle littéraire...

1er juin. Ce matin a eu lieu l'ouverture de la foire par un temps superbe... Il y a quelques belles boutiques, entre autres une de diamants et de brillants, une d'orfèvrerie et une d'ouvrages en coquilles de mer. Comme partout, on y voit des théâtres du monde, des panoramas, des dioramas, des musées d'histoire naturelle ; ce qui frappe le plus les regards, c'est la fameuse bataille des peuples, à Leipzig...

5 juin... Nous avons été curieux de visiter la ménagerie qui est arrivée hier... Les animaux les plus intéressants étaient un lama, mais de très petite taille ; un tigre, né en Allemagne d'un père lion et d'une mère tigresse... Dès qu'il voit le lama, que l'on promène de temps en temps devant les cages, il se tapit puis fait des sauts à n'en pas finir jusqu'à ce que la cause se soit éloignée...

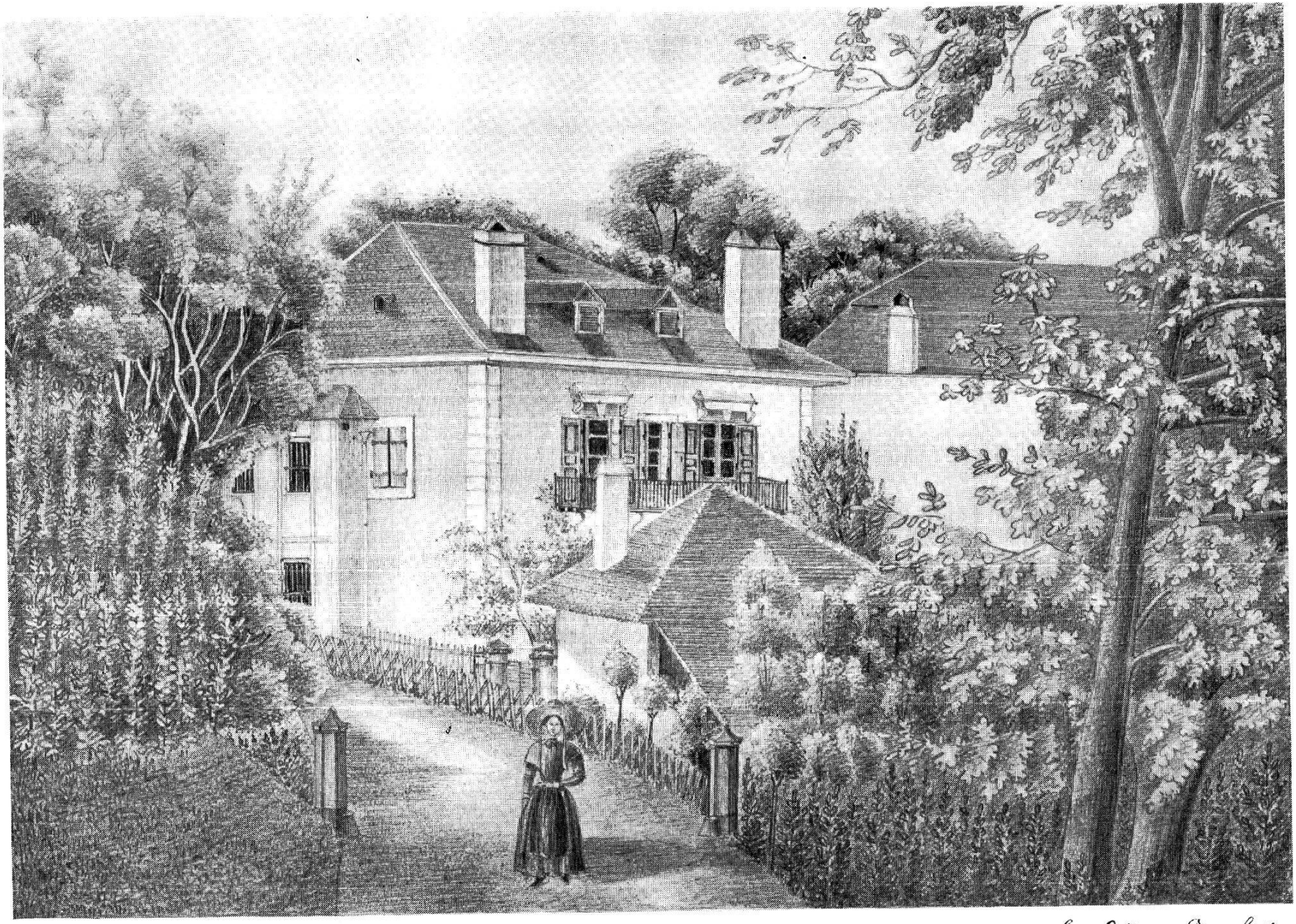
8 juin. J'ai vu aujourd'hui van Muyden [1], arrivé l'avant-veille de Lausanne ; je pensais qu'il m'apporterait des lettres et de l'argent... Point de lettres, ni d'argent, parce que mon frère aîné [2] avait dû en remettre pour nous à Roguin [3], qui était parti (pour Heidelberg) avant van Muyden...

---

[1] Louis van Muyden, fils de Jean-Evert van Muyden, de Founex, était né à Lausanne le 7 mars 1825. Il faisait en Allemagne des études de philosophie. Il vécut ensuite de ses rentes, à Genève et à Lausanne et mourut dans cette dernière ville le 12 octobre 1877.

[2] Henri Gilliéron, son demi-frère.

[3] Jules Roguin (Yverdon, 17 septembre 1823 - Genève, 6 octobre 1908), fils de Daniel-Marc-Augustin Roguin, d'Yverdon, était étudiant en droit. Avocat à Yverdon dès 1849, il devint conseiller d'Etat (1862-1866), juge fédéral (1874-1890) et professeur de droit à l'Université de Genève (1890-1905).



LE « VILLARET » vu en montant de la Borde à la Barre (façade nord)

12 juin. Décidément, Roguin se moque de nous, de sorte que j'ai écris à mon cousin Chappuis de lui dire de m'envoyer immédiatement ce qu'il a pour nous, car je suis très inquiet...

14 juin... M. Boisot me dit que le matin même, il avait acheté une maison parce que le propriétaire de la maison où il habitait voulait s'y établir et qu'il lui était plus avantageux d'acheter une maison que d'en louer une nouvelle, parce que ses capitaux chômaient en Suisse. Il me montra sa nouvelle maison ; elle est petite mais jolie, dans l'Academiestrasse...

16 juin. Après-midi, Nager et deux autres Suisses vinrent nous chercher pour visiter la fabrique de locomotives de Monsieur E. Kesseler. Jamais je n'ai rien vu de si beau en fait de machines ; je ne me lassais pas de voir ce mouvement si bien ordonné, ces six cents ouvriers ayant chacun sa partie et surtout ces pièces énormes mues toutes ensemble par une seule machine à vapeur. Ce qui me frappa le plus, ce fut je crois une espèce de guillotine qui coupait comme un fétu une barre de fer épaisse comme mon bras... Après avoir parcouru les différents ateliers, nous visitâmes celui où l'on monte les locomotives ; nous pûmes voir en détail toutes les pièces qui les forment et quelles sont les forces physiques mises en jeu dans leur construction. On achevait dans ce moment la plus belle locomotive du grand-duché de Bade...

17 juin. Bien que mon frère ne parte que dans un mois et demi, j'ai commencé à confectionner les paquets de plantes que je veux envoyer à Lausanne...

21 juin. Voilà trois jours que je ne sors pas, occupé que je suis à piocher mes *Mystères de Paris ;* j'en lis cent ou deux cents pages par jour...

23 juin. Enfin, je suis au bout des *Mystères de Paris.*

25 juin. Pour continuer mes lectures en allemand... j'ai trouvé un livre excellent, l'*Anatomie,* de Sömmerring [1].

---

[1] Les ouvrages de Samuel-Thomas von Sömmerring (1755-1830), professeur d'anatomie à l'Université de Mayence, jouissaient alors d'une grande célébrité.

28 juin... A minuit, nous quittâmes la *kneippe* et fîmes porter de la bière dans la chambre de Nager où nous entrâmes tous par la fenêtre... Nager demeure au *Badischerhof*, et van der Muelen aussi. Comme van der Muelen n'était pas avec nous, il fut résolu qu'on lui ferait une farce : nous allons en bande devant sa porte et nous l'enfonçons ; van der Muelen, ou comme on l'appelle ici Welsch, se lève furieux et nous poursuit en chemise ; c'était un spectacle très divertissant de le voir dans ce costume. Il retourne dans sa chambre... Nous retournons à l'assaut et sa porte est de nouveau enfoncée : alors nous le voyons apparaître avec un poignard. Tout le monde s'enfuit, les chandelles sont éteintes. La porte du concile fut fermée devant moi, de sorte que van der Muelen m'atteignit. Je vois encore ce long bras et ce poignard au bout. Qui es-tu ?, me dit-il ; je ne réponds rien et m'esquive par dessous son bras, parcours le corridor et me hisse dans la cour par une fenêtre. Welsch me poursuivit quelques pas, mais son costume était, je suppose, trop léger, de sorte qu'il me laissa aller...

29 juin... Quand mon frère revint, il me dit que Welsch avait demandé des nouvelles de ma santé ; il croyait m'avoir blessé très grièvement. Il parait qu'il avait donné un coup ; tout ce que je pus voir en fait de blessure, ce fut une fente à ma manche d'habit, près de l'épaule...

*1*er *juillet*. Ce soir, on a représenté *Norma*. J'ai été émerveillé...

6 juillet. Voilà trois jours que je mérite bien de la patrie. J'ai été pendant plusieurs heures occupé à travailler pour la société de bienfaisance...

10 juillet... Les chaleurs sont suffocantes. Il est impossible de dormir pendant la nuit, et c'est à peine si l'on ose sortir pendant le jour ; plusieurs paysans sont tombés morts de chaleur dans les champs, et une personne à Carlsruhe, dans la rue... Sous l'influence de cette chaleur, il s'est développé une fièvre nerveuse à Heidelberg ; deux étudiants en sont morts... Je me confie à ma bonne étoile pour ne pas mourir en Allemagne...

11 juillet... Pour remédier un peu à la chaleur, j'ai pris le parti de me faire couper les cheveux à la mal-content [1] ; aussi, j'ai un air ! tout le monde me prend pour un Anglais...

17 juillet. J'ai commencé ce matin mon ostéologie dans le cabinet de M. Boisot, à qui on a prêté un squelette et qui a eu la complaisance de me permettre d'y venir tous les jours travailler. Ce sera toujours autant d'avance pour quand je serai à Heidelberg...

22 juillet. C'est aujourd'hui la fête de Marie et je ne peux pas même lui donner un bouquet...

On a inauguré aujourd'hui le chemin de fer d'Offenburg à Fribourg... L'épreuve a parfaitement réussi ; l'étonnement des paysans du Brisgau était au comble de voir ces masses s'avancer. Le convoi était grand ; on y comptait au moins huit cents personnes, qui étaient plus ou moins gelées et affamées en arrivant car le convoi ne s'arrête pas assez longtemps pour qu'on puisse se restaurer ; il faut espérer que nous aurons bientôt des restaurants sur le convoi même, comme cela se fait en Angleterre...

26 juillet. Mon frère était dans toutes ses transes ce matin. Il a été à son examen pas des mieux prêts et a cependant passablement répondu... Aujourd'hui même, on a fait la balance des succès de l'année. M. Boisot était là pour porter secours à mon frère dont les succès, quoique assez bons, n'étaient pourtant pas brillants... Le soir nous allons chez lui. De tout loin, nous aperçumes M^me^ Boisot à la fenêtre ; elle avait une mine riante, ce qui nous donna bon espoir. Quand nous entrâmes, elle vint féliciter mon frère qui était reçu dans la classe des ingénieurs. Ce n'est pas sans peine, car les professeurs avaient déjà résolu de le refuser, lorsque M. Boisot entra dans la salle et leur exposa que de difficultés mon frère avait eu à supporter à cause de la

---

[1] Manière de se coiffer qui consistait à porter les cheveux coupés très courts. Cette mode était imitée des « malcontents » de 1573/1574.

langue, quel tort cela ferait à l'Ecole polytechnique si l'on était si sévère avec les étrangers, etc. Ses raisons convainquirent ces messieurs, qui changèrent d'avis à l'égard de mon frère...

27 juillet. Ce soir, j'ai été parfaitement satisfait, car j'ai vu représenter *Les Huguenots*... J'étais ému comme je ne l'ai jamais été au théâtre...

28 juillet... Nos *philister*... voudraient bien que mon frère revînt chez eux en automne... C'était assez curieux de voir les batteries couvertes qu'on dressait contre lui pour l'apigeonner mais il ne se laissait pas prendre au piège, car il est formellement décidé à ne pas retourner en pension chez les Lutz...

30 juillet. Ce matin, avant 9 h., nous finîmes d'écrire nos lettres et de fermer le coffre de mon frère. M. Boisot vint nous prendre... Une demi-heure après, le frère était sur le chemin de Bâle... J'enviais un peu son bonheur, mais je me consolai en pensant que mon tour viendrait dans un an...

31 juillet... Je demeure à présent Cercle extérieur, numéro 12... Ma fenêtre donne sur le château et est située en face de celles du grand duc... Je peux voir la parade tous les jours à midi et, tous les matins à 7 h., cinq escadrons de dragons (ordinairement trois cent quatre soldats, vingt-huit musiciens, quatorze officiers et deux officiers de santé)... passer musique en tête sur la place du Château.

Le *Journal* s'arrête brusquement sur ces mots, à la dernière ligne d'une page aussi remplie que les précédentes, la dernière du cahier. Rien ne permet de supposer qu'il a été interrompu à cette date. Quelle a été la vie de Charles Gilliéron à Heidelberg, l'été passé, et les vacances, alors qu'il suivait régulièrement les cours et ne pouvait plus consacrer — nous aimons à le croire — autant de temps aux cartes et à la flanerie?

Revint-il à Lausanne en été 1846? Sans doute ; et peut-être revit-il encore les années suivantes, en 1847 et 1848, alors qu'il avait quitté Heidelberg pour Wurtzbourg, ses parents, le Villaret et les grandes forêts de sapins qui dominent Lausanne! Ce devait être, sans qu'il pût le savoir, pour la dernière fois. Lui qui, le 10 juillet 1845, disait compter sur sa bonne étoile pour ne pas mourir en Allemagne, il meurt à Wurtzbourg, à l'Hôpital Julius, le 23 janvier 1849, à neuf

heures et demie du matin, à la veille d'atteindre ses vingt-trois ans [1]. Sa dernière lettre à sa mère, — la seule qui se soit retrouvée dans les papiers de famille — est du 27 décembre 1848. Elle arriva à Lausanne le 31, juste à temps pour apporter à ceux qu'il aimait ses vœux de Nouvel-An. C'est là, comme il le dit lui-même, l'histoire de sa maladie ; c'est aussi, en quelque sorte, la fin de son *Journal :*

... Le dimanche 12 novembre, je me sentis tout à coup atteint de violents maux de tête ; je crus que cela passerait pendant la nuit, mais pas du tout. Le lendemain, j'allai cependant à table ; après-midi, je voulus aller au cours : à deux cents pas de l'hôpital, je me sens d'une faiblesse telle que j'allai à la maison et me mis au lit. Je me soignai moi-même deux jours, puis je fis appeler le docteur, qui me prescrivit un évacuant. Les maux de tête continuèrent et je sentis des douleurs dans le ventre. A sa seconde visite, le docteur se moqua de moi, de ce que je m'imaginais être si malade, et dit que j'étais aussi bien portant que lui. Là-dessus, je me levai, j'allai à mes cours, mais j'avais toujours mes maux de tête. Le 27 novembre, je sortis le matin à 8 h. pour aller au cours ; à 9 h., je voulus aller à la clinique, mais cela me fut impossible, j'étais trop faible. Je me mis au lit et je me soignai deux jours ; le troisième, je fis appeler le docteur, qui m'ordonna un émétique qui produisit peu d'effet. Le lendemain, il m'appliqua un énorme vésicatoire sur la poitrine et me dit qu'il viendrait le jour suivant à 10 h. m'apporter un émétique, et à midi pour voir si je l'avais tout pris. J'attendis jusqu'à 5 h. Alors je perdis patience et mes amis me conseillèrent d'aller à l'hôpital, où les étudiants ont des chambres réservées. J'y allai en effet. D'abord, on me pela, mot pour mot, mon vésicatoire ; ce qui me fit des douleurs horribles. Pendant la nuit, je fus saisi de douleurs très vives dans tout le côté gauche ; le matin, on me mit huit ventouses, puis on me fit une saignée. Les jours suivants, on me mit des ventouses sèches et des sangsues, sans compter les épispastiques et les sinapismes aux mollets.

---

[1] Archives Gilliéron : « Auszug aus dem Sterbmatrikel der Julius Spital Pfarrei. »

Plus tard, on me mit encore des ventouses et un vésicatoire. Tu conçois que j'ai eu une masse de médecines à avaler ; j'en suis maintenant à la digitale... Je discontinue parce que je suis un peu fatigué.

Maintenant que tu es au fait de mon état, il faut pourtant que je te dise quelle maladie j'ai eue. J'ai eu une pleurésie avec un peu d'épanchement, plus une inflammation du diaphragme avec un commencement d'inflammation du péricarde. Le conseiller de Marcus [1] me l'a dit hier, et il m'a dit qu'il n'avait pas eu de malade plus dangereusement malade que moi depuis le commencement du semestre. Je ne m'en doutais pas. Bref, dans deux ou trois semaines, si rien de nouveau ne survient, je pourrai enfin sortir de ce gueux d'hôpital et rentrer dans ma petite chambre. Ce qui me fait le plus de peine, c'est que j'ai perdu la plus grande partie du semestre ; ça me met énormément en arrière... Cette lettre ne vous sera sans doute pas agréable, mais c'était de mon devoir de vous écrire comment je me portais...

Embrasse et salue de ma part tous les parents et amis, et ne vous inquiétez pas à mon égard... Aime toujours bien ton affectionné fils Charles. »

---

[1] Karl-Friedrich von Marcus (Bamberg, 2 septembre 1802 - Wurtzbourg, 23 août 1862) était professeur de clinique médicale à Wurtzbourg.